

La Révolution fourragère, 50 ans après. Conclusion

J. Salette¹

Il convient d'abord de remercier leurs auteurs pour les témoignages qui viennent d'être exposés. J'ai plaisir à le dire, ces témoignages sont aussi comme une reconnaissance de l'efficacité du dynamisme des différents groupes qui sont intervenus à l'époque : leur travail constitue une unité d'action dans une pluralité de lieux ; à cet égard, on doit considérer le témoignage de J. Pluvinage comme un éloge de la diversité. Il est important de constater, cependant, que la Révolution fourragère ne pouvait pas être absolument uniformisatrice, compte tenu de la réalité diversifiée des petites régions de notre pays. Avec les points évoqués dans la discussion, ces témoignages complètent les trois exposés qui ont été présentés sur l'herbe, l'animal et l'homme. Ainsi, s'est établi le devoir de mémoire : la présentation de situations, de faits, d'idées et d'actions diverses dans le contexte de l'époque. Ceci est particulièrement important pour ceux qui prendront connaissance de nos travaux sans avoir vécu l'époque correspondante ; c'est ainsi que l'on peut contribuer à une perception de l'histoire tout en essayant d'éviter des jugements anachroniques : notre discussion et les aspects critiques des exposés et des témoignages ont permis de prendre un nécessaire recul. Plusieurs des idées de cette séance pourront ainsi être retrouvées, confrontées, servir à mieux comprendre des situations à venir. J'ai le sentiment que des idées formulées cet après-midi sont un peu comme des bouteilles jetées à la mer... Qui les trouvera ? Pourront-elles être récupérées par ce vaste filet moderne qui s'appelle internet ?

Je pense que chacun l'aura remarqué : l'ordre dans lequel se sont succédé les trois exposés n'est pas absolument logique ; il ne correspond pas à ce qui serait aujourd'hui souhaitable, mais nous avons voulu ainsi respecter la réalité. Aujourd'hui, on partirait de l'analyse des besoins de progression des systèmes d'élevage, des projets des agriculteurs-éleveurs, et l'orientation des travaux à faire sur l'herbe n'en serait que la conséquence logique...

1 : Membre de l'Académie d'Agriculture de France, Directeur de recherches émérite de l'INRA, Centre INRA d'Angers, BP 57, F-49071 Beaucouzé ; salette@angers.inra.fr

On peut considérer, au plan de l'histoire, que cette Révolution fourragère a constitué la première mise en œuvre d'une **politique agricole très fortement dirigiste** ; les écrits de l'époque ne laissent guère de doute à ce sujet, et c'est aussi cette "technocratie impérative" qui constitue, à proprement parler, une révolution. On peut avancer que tout s'est passé, au moins au début, comme si les messages techniques avaient été prédéterminés dans des écoles normales d'agronomie ou d'agriculture... (ce souci de la norme a d'ailleurs été très clairement exprimé par René Dumont dans *Le Problème agricole français*).

Il convient de ne pas l'oublier : la nécessaire approche synthétique, qui a été effectivement réalisée sur le terrain et qui a su donner des résultats pratiques si appréciables, est due à ce que l'on doit désigner comme le couple formé par l'agriculteur et son conseiller : il est difficile dans la pratique de passer d'un élevage de huit vaches à un ensemble de trente quand on ne dispose, en matière de références techniques pour l'innovation, que d'une juxtaposition d'éléments spécialisés qu'il faut intégrer dans des systèmes de production en complète mutation, et qu'il faut rendre cohérents et fonctionnels. Ceux qui ont réussi cela n'étaient ni routiniers ni obscurantistes...

On peut retirer quelques leçons de l'observation critique de la composition des messages scientifiques et techniques alors adressés au monde de la production et, par voie de conséquence, regretter que, dans le domaine de la recherche, les évolutions des différents axes, les approfondissements sectoriels n'aient pas donné lieu à de plus volontaristes rapprochements.... **L'orientation des recherches sur l'amélioration des espèces prairiales a été très autonome**, non moins que celle qui a concerné la vache laitière, son alimentation et les objectifs de sa sélection alors que, dans le même temps, les travaux sur le processus de production de l'herbe étaient presque inexistants... **Est-ce qu'une discipline scientifique ne peut fonctionner qu'en ne développant de manière isolée que sa problématique propre** ? Donnons, pour nourrir la réflexion critique de nos jeunes collègues, quelques exemples des conséquences de ce "développement séparé" des disciplines de recherche : un des exposés a cité la prédominance péremptoire, programmée en 1960, "pour le dactyle et les fétuques, la défaveur pour le ray-grass anglais ne pouvant aller qu'en s'accroissant"... La priorité accordée, en matière d'élevage, aux performances individuelles n'a-t-elle pas conduit à négliger la performance globale d'un troupeau qui ne peut se constituer que lentement ? Le développement de l'utilisation d'aliments concentrés pour vaches laitières n'a-t-il pas trop réduit la consommation de l'herbe et sa bonne valorisation ? Nous l'avons vu, seule la recherche anglaise avec le Grassland Research Institute a su construire volontairement une recherche pluridisciplinaire qui a été exemplairement efficace (avec, certes, des effectifs considérablement plus nombreux que dans notre pays).

Concernant le concept de Révolution fourragère, il faut remarquer que cette dénomination a été un succès.... Mais, avec le recul, force est de constater qu'il ne s'agit là que d'une fraction, une partie constitutive, de ce qui a été la dynamique extraordinaire des années



Encart publicitaire paru dans *Fourrages* (1961).

1945-1970 : **la Révolution de la modernisation de l'Agriculture française.** Les éléments possiblement les plus importants de cette révolution générale sont la motorisation de l'agriculture et le crédit mis à la portée de tous ; ils accompagnent la révolution de la productivité : celle du travail et celle de la terre.

Les messages techniques porteurs de progrès n'ont pas tous été acceptés sans une certaine défiance active qui a elle-même conduit à **des réflexions créatives de la part des agriculteurs et de leurs conseillers**, donnant lieu à des innovations très positives. Un des résultats, particulièrement visible aujourd'hui, est la séparation progressive de l'agriculture et de l'élevage entre exploitations, entre régions ; la géographie de l'élevage en est transformée. Les raisons en sont multiples et, notamment : la disparition rapide des animaux de trait, résultant de la motorisation, la progressive spécialisation des terres en fonction de leurs potentialités et de leurs contraintes, l'extension de la fertilisation minérale qui, dans les grandes cultures, s'est substituée à la fumure... Les modèles proposés ont changé aussi en 50 ans : le plus grand succès est celui du maïs : les exposés et les témoignages l'ont bien mis en évidence ; les espèces prairiales les plus utilisées pour les semis ont également changé, c'est ainsi que la crise de l'énergie a largement relancé l'utilisation des légumineuses, et plus particulièrement du trèfle blanc en association avec le ray-grass anglais.

Il serait intéressant, mais ceci sort du cadre de notre séance, que soit étudié de manière la plus complète le problème de l'exode rural qui a été dominant dans cette période : certes, de nombreux ouvriers agricoles et certains agriculteurs ont été sincèrement volontaires, mais d'autres l'ont fait sous diverses contraintes... **Quelques effets connexes** de cette révolution sont apparus qui méritent peut-être un peu d'attention car ils correspondent à une grave question : en quoi pouvons-nous contribuer à choisir notre avenir sans nécessairement admettre que celui-ci n'est qu'une prolongation naturelle de courbes qui ne traduisent qu'une récente évolution ? S'il n'est pas dans le sujet de notre séance d'analyser le phénomène du pouvoir de décision d'une politique agricole et de sa localisation, nous pouvons nous interroger sur le devenir de la capacité décisionnelle des chefs d'entreprise agricole, aux différents pas de temps qui constituent la nature même de leur activité, et sur leurs possibilités de choisir, sur leur liberté de choisir...

Un deuxième sujet de réflexion pourrait être celui de la spécialisation toujours accrue des éléments constitutifs de l'agriculture : spécialisation des hommes, spécialisation des animaux, spécialisation des terres... Jusqu'où est-il raisonnable d'aller ? Jusqu'à quel degré de la spécialisation peut-on aller sans que l'homme devienne lui-même instrumentalisé ? Les divers spécialistes n'ont-ils pas beaucoup trop rationalisé l'objet de production et son processus : peut-on s'opposer à l'hypertrophie rationaliste lorsqu'elle réduit l'homme dans ses capacités d'initiative, dans ses capacités de choisir, et avec quels moyens ?

Intervention présentée à la séance du 9 février 2005
de l'Académie d'Agriculture de France.

